

Il ausculte sa mémoire. Revient sur ses vingt, trente ans. À cet âge où il changeait fréquemment de travail. Il fouille, tire sur un ruban puis sur un autre. N'a pas à sonder bien profond. Tout est resté à fleur de peau. Les scènes rapploquent par saccades. Les gestes, les outils, leur maniement, les habitudes et les réflexes huilent la mécanique du corps. Sa fatigue, il l'atténue grâce à une saine désinvolture qu'il partage avec ses camarades d'infortune. À l'atelier ou sur une dalle de béton, sur un échafaudage ou derrière un bar, ou encore sur une mobyette postale aux sacoches bourrées jusqu'à la gueule en faisant gaffe au chien du n°17 qui bave et exhibe ses canines quand il passe pétaradant.

Les poèmes d'Hervé Bougel possèdent cette verticalité qui les fait tenir debout sur le côté gauche de la page. Fragiles, ils y trouvent leur équilibre et leur cadence. Ils sont construits en vers brefs, incisifs, rythmés et percutants. Ce que la mémoire retrouve y est inscrit, le mot juste tombe impeccablement à la bonne place, sans esbroufe et sans besoin de séduire. Le monde ouvrier se dit avec simplicité et efficacité. Le texte est direct et narratif. Ça et là, des portraits saisis sur le vif défilent, tous remis en selle et en scène par celui qui restitue des fragments de leur parcours de façon presque manuelle.

« Dans la rue des jardins Chez cette autre femme J'entrais Les murs étaient Jaunards Baveux De crasse noire Je ne vois plus Mes yeux sont morts Me disait-elle Qui sait Mon fils viendra Ce soir Apporter le dîner »

L'autobiographie est constamment traversée – et enrichie – par les gestes, les paroles, les souvenirs et les différentes perceptions de la réalité selon l'angle de vue adopté. Employés et patrons s'y côtoient. Petits chefs et lèche-bottes également. Qui ne peuvent rien contre l'inaltérable soif de liberté de celui qui bosse un temps avec eux puis s'en va découvrir ailleurs (toujours du côté de Grenoble et de ses environs) d'autres décors, personnages, outils, machines et règlements.

« Quand vint le patron Silvère de son prénom À la fin de l'après-midi La nuit tombait Comme du verre cassé Il me darda De son œil rond De bête marine À écailles froides Et Hocine Dit Daniel Lui parla Et lui dit Je le connais Ce type-là Et je l'ai embauché Ainsi longtemps Je lavai verres Assiettes et couverts À la maison dorée. »

*Travails* poursuit avec minutie et réalisme ce qu'Hervé Bougel avait commencé avec *Les Pommarins*, livre (Les Carnets du dessert de lune, 2008) dans lequel il revenait, par séquences, en de courtes proses narratives et souvent cinglantes, sur ses années d'usine.

© Jacques Josse.

*Travails*, le dernier recueil d'Hervé Bougel, qui vient de paraître aux éditions *Les Carnets du dessert de Lune* nous dépeint texte après texte, l'épopée d'une époque épique comme disait Léo Ferré. Du milieu des années 70 au tout début des années 90 dans l'agglomération grenobloise, l'auteur enchaîne les petits boulots, précaires et mal considérés. Il nous livre un pan de son passé en parvenant à se raconter moins qu'il ne raconte les autres. Une tragédie douce-amère, assez ouvertement truculente, sur fond d'une lutte des classes qui ne dit jamais son nom.

Hervé Bougel nous parle d'un temps que les moins de quarante et même cinquante ans ne peuvent pas connaître. Il nous en parle si bien que parfois on s'y croirait. Parce qu'il arrive parfois qu'on ressente une étrange nostalgie d'un temps que l'on n'a pas vécu. Parce que des images fortes sont ancrées dans notre imaginaire et c'est ces images-là que l'auteur vient réveiller. Mais nostalgie n'est pas le mot, car de nostalgie, ici, il n'y en a pas. Pas vraiment. Il le dit :

*Je ne sais s'il convient de regretter ces temps De dureté Mais nous avons Le cœur*

*rouge Et des cerises À même l'arbre Le ciel d'été Et le beau son Des armes de  
Nos tronçonneuses Empoignées À pleines pognes Pour que nos vies Se tiennent  
debout*

Tour à tour ouvrier métallo, garçon de café, commis de cuisine, bûcheron, postier, livreur, façadier, Hervé Bougel n'est jamais poète. Jamais parce que toujours. La nécessité de travailler fait écho à la nécessité d'écrire. Cette dernière n'est presque jamais évoquée sans doute parce que la première occupe toute la place. Et que la poésie ne nourrit pas son homme. À mille lieues du poète maudit, du poète errant, du clochard céleste, l'auteur montre simplement la trivialité du quotidien et la difficulté d'en gagner le pain.

*J'espérais Une vérité En la poésie Mais il me fallait manger régler À la cupide  
Propriétaire Le montant de mon loyer Sans rien qu'un pain Sur la table de formica*

Tous ces *travails* sont ancrés dans un décor spécifique, un lieu particulier dont la mémoire a gardé, pour pouvoir le retranscrire, jusqu'au moindre détail. Une sorte de psycho-géographie qui nous invite à épingler ces scènes sur une carte de la région grenobloise pour mieux en suivre le déroulement. *Lieux de mémoire*, comme disent les historiens, lieux aussi et surtout peuplés de personnages pour certains hauts en couleur, voire même caricaturaux, à l'instar de Meussieu William, que les garçons appelaient *l'empaffé*, incarnation du petit bourgeois arrogant, parvenu et bas du front :

*Ayant épousé La fille blonde Il était ainsi Le gendre du patron [...] Ancien d'une  
Algérie Perdue Lecteur de « Minute » Torchon qu'il serrait Dans son gilet De petit  
banquier*

Et la galerie de personnages est hétéroclite et leur description va systématiquement à l'essentiel, capte en peu de mots leur essence même pour les rendre réels. Car ils le sont. Et accessibles, au travers de détails parfois infimes, dans leur vérité la plus nue, la plus crue. Christian, tout d'abord, l'ami, à la mémoire duquel le livre est dédié, patrons successifs — Fernet, Jean-Paul, Mme Lucette... ; collègues successifs — Gérard Berlottier, Mario, Jean Bouchet, Manu et tant d'autres ; puis les anonymes, ceux croisés au détour d'une porte, d'un échafaudage, d'un trottoir. L'armée des figurants. Un microcosme dans lequel s'affrontent « petits » et puissants dans un combat toujours inégal. Car Hervé Bougel nous parle d'une époque dure et violente. Violence des rapports sociaux, des rapports de classe, de *caste*. Les chefs sont souvent des *petits chefs*, des chefaillons autoritaires.

Violence partout, dans les rapports verticaux, mais fraternité, surtout, dans les rapports horizontaux. S'il n'y a pas de réelle nostalgie dans *Travails*, il y a en revanche une réelle jubilation à relater certains faits, et peut-être même une certaine fierté d'en avoir été l'acteur. C'est sans doute ce qui fait qu'il n'y a pas, malgré la dureté du récit, parfois, de rancunes ou de rancœurs directement perceptibles, qui en seraient le moteur. Il y a bien de la rage, oui, dans certains textes, comme *Cadors*, mais c'est une rage d'époque, déportée et médiatisée par un humour relativement acide. Car l'humour, la dérision, et finalement pas mal de tendresse s'emparent en permanence de l'écriture.

Ce qui filtre de cette suite de tableaux, de *tranches de vie*, c'est une voix un peu résignée, certes, parfois un peu désabusée, mais qui ne s'apitoie pas sur le sort de celui qui parle. *Voilà ce qui fut*, nous dit-elle. Mais on sent bien qu'il y a aussi eu de la joie dans tout cela, de la lumière et de la chaleur.

© **Jean-Marc Undriener**

Ne fait-on pas la différence entre *ciels* et *cieux* ! *Travails*, ce pluriel barbare indique le nombre d'emplois divers et variés qu'a pu exercer Hervé Bougel dans les années soixante-dix/quatre-vingts. Polisseur de lingots, poseur de tartan, presseur de

boutons de culotte, plongeur, bûcheron, moniteur de colonies de vacances, postier, peintre en bâtiment... Chaque texte, bien daté et localisé, rapporte une anecdote, légère et rigolote, ou plus grave. On voit bien le travail de la mémoire qui fige le temps et épingle le souvenir en rapport avec le contexte historique, les suites racistes de la guerre d'Algérie ou l'affaire Patrick Henry. Les quelques mots sautillent d'un vers à l'autre à la vitesse d'une échelle de coupée. La narration se plie à ce rythme cassé qui devient fluide et l'œil glisse au long du débit vertical. Le style fait le reste, travaillé à son tour. Il n'y a nulle trace de mélancolie ou de regret dans ces consignations du passé, encore moins d'apitoiement sur soi. Hervé Bougel témoigne franchement et lucidement de sa vie laborieuse.

### © Décharge

Un diptyque poétique : *Les Pommarins et Travails* d'Hervé Bougel

En 2002, en moins d'un mois, Hervé Bougel écrit *Les Pommarins* ; en 2013, est publié le recueil *Travails*. Ce qui relie ces deux textes, ce n'est pas le simple et évident propos autobiographique, et sans doute par là-même trompeur, mais la poursuite, la recherche, la maturation d'une écriture personnelle, allant de la prose à une « prose en vers », largement fondée sur l'enjambement de rupture.

En effet le narrateur du premier récit aurait-il oublié des épisodes fondateurs de ses « enfances », de son adolescence (avoir 18 ans, p.23) et qu'il faudrait nécessairement ajouter au premier opus marqué par une unité de lieu (l'usine sise aux Pommarins), de nouvelles aventures de l'hypothétique Bildungsroman ? Le S de *travails* serait donc à comprendre ainsi comme une pluralité d'expériences professionnelles : garçon de café, ou postier par exemple. Le mot deviendrait alors une provocation académique du jeune homme grandissant à l'écart des écoles : travail/travaux. Il faudra aller au-delà des apparences et des lectures naturalistes.

Tout dans *Les Pommarins* s'inscrit dans une sorte de genèse, de premier âge de l'entreprise poétique. Les illustrations de Hubert Daronnat, qui ponctuent le texte, sont des traits ébauchés en petites vignettes et le commentent en quelque sorte sur le mode enfantin. Dans *Travails*, seule la première de couverture est figurative : clef à molette rouge, outil d'ajustement. Hervé Bougel s'émancipe aussi. Le premier texte se plaçait sous la tutelle d'Alphonse Boudard, auteur de romans « populaires » un peu datés. Il n'a plus besoin désormais d'une quelconque caution littéraire mais il rend hommage dans une manière de tombeau au centre du texte à l'ami défunt, Christian, dédicataire inconnu au lecteur (*Avril 1975*). Pierre Emmanuel sera cité et en quelque sorte intégré au corps du texte (*Glières*) ainsi qu'un quintil d'anonyme latin dans le dernier poème.

Dès le premier volume, Hervé Bougel se dégage d'une veine « réaliste ». L'usine n'est pas identifiée par le nom de l'entreprise même si les Grenoblois pourraient en retrouver le nom sans difficulté. Il s'agit d'abord d'une adresse bucolique (p.11) et non d'un site industriel répertorié comme tel. Le texte suspend toute tentation de chronique prolongée. Brièveté et désir de la strophe et du blanc, du retour à la ligne au lieu du paragraphe ample et analytique (p.18 ou p.28) :

*La pâte, elle est noire, elle est crue, sèche ou grasse, c'est selon*

*Les machines, elles s'appellent la 60, la 90, la 127, c'est la taille de la vis plantée dans leur ventre qui donne le nom.*

*La grosse pâtassee de caoutchouc...*

Parler de ce qui se passe dans l'usine, c'est capturer en fait la force des mots capables de piéger enfin poétiquement ce qui est là. Recherche du mot unique par l'énumération : le boulot, le taf, le turbin (p.25), le second texte répondra : travaux.

En vérité, Hervé Bougel cherche une langue pour écrire la vie des hommes à l'usine, celle des machines :

*L'Italien vingt ans, blond les yeux bleus, un Lombard. Faxe de boxeur, la gueule de mufle... un costaud*(p.38)

*Le Portugais, c'est un petit séco à épaisses moustaches, longs tifs, un blouson en daim* (p.39)

Les opérations industrielles donnent lieu à une transformation métaphorique : la danse de l'ouvrier dans une chorégraphique de ses gestes. Les pièces sont « des sardines » (p.29). La 127 est la bécane la plus puissante, une bête zolienne vivante, sexuelle et monstrueuse, p.30 :

*Tu lui palpes le bide, tu lui glisses la main au ventre, elle minaude ou quelquefois renâcle, si tu oublies une caresse. Laisse monter, laisse venir, laisse chauffer. Ecoute-là.*

*A la main tu la travailles, elle est bientôt chaude, elle est bonne, elle est douce et forte...*

Quant au narrateur, au jeune homme, au working class hero, il est un « je » fragile au point de devenir « tu », p.22, et surtout p.56. Le « tu » devient la conscience poétique du personnage, évoquant la vie de quelqu'un de son âge, la vraie vie, loin de l'usine comme si l'auteur-narrateur, vieux principe du pacte autobiographique, n'avait pas de sens. Les éclairages sur l'identité du je sont d'ailleurs ténus :

*Moi, je suis le Marocain, né là-bas* (Bougel est né à Bou Arfa)

Et, à la fin du texte, il se présentera sous les traits du boudineur devenu écrivain. Retour aux Pommarins, mais la première mue poétique s'est faite, celle qu'il appelle de ses vœux, p.58.

*... ça va être bien... trop de lumière pour les mensonges.*

Il faut donc revenir au mot travail. Il existe bel et bien (cf. notre bon vieux Littré), une forme travaux au pluriel. C'est d'ailleurs le premier sens donné par le célèbre dictionnaire : « machines à l'aide desquelles on assujettit les grands animaux » par exemple pour ferrer les chevaux ou lors d'opérations vétérinaires. Ici, il sera question de soumettre le grand animal qu'est la langue poétique. La faire plier, la « travailler » justement. Bougel adopte alors la logique des poèmes « à titre en gras » limités dans l'espace des pages et répondant à la succession texte-blanc-texte. Il met à bas toute chronologie linéaire, ou successive, et historique (réaliste diraient d'aucuns). Ainsi l'architecture du livre se construit-elle autour d'une part des premiers textes qui remontent le temps ou reviennent en arrière : 1980-1979-1980-1976 (2 textes successifs) puis –sans date et d'autre part, 1975, ou mieux avril 1975 qui est le point de basculement, chantant par deux fois, *Christian (Avril 1975 et Billes)*, et la seconde partie du recueil qui ouvre sur l'âge adulte, en 1991 dans « *la rue Vendres* ». La répétition, l'anaphore des dates constitue surtout un leitmotiv, presque un refrain. Mais il formule son art poétique avant tout, en s'affirmant uniquement à la première personne et même faisant prononcer son prénom, « Hervé » à lui seul vers, par Madame Fernet quatre fois (*Le Carillon*). Et ainsi de dire justement dans le poème-tombeau :

*J'espérais*

*Une vérité*

*En la poésie.*

En son centre, le poème-tombeau. On se souvient qu'il est un genre poétique fort prisé à la Renaissance. Il s'agissait d'un acte d'écriture partagée, sur le mode de l'affect (perte d'un « confrère » aimé, ainsi *le tombeau de Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois*) ou bien d'une pratique d'émulation. Le tombeau pouvait aussi être un geste social : le poète honorant un haut personnage par ses vers, mais aussi une épitaphe intime, à la suite de la perte d'un proche. Hervé Bougel reprend en somme cette belle tradition. A *Christian « Tel mon frère/ Mon bel ami »* dans *Avril 1975*, ou bien « *Christian et moi/ Comme lascars/ En cavale ; Lui tel mon frère ;*

L'autre/Moi ». Il écrit là d'ailleurs son poème le plus fort. La tonalité même des vers change. Plutôt moqueur ou sarcastique dans plusieurs poèmes comme *La vieille rascale* (dans *Cinéma*), il écrit là une élégie profonde, un lamento digne :

*J'aimerais rêver de toi  
Autre que dans ta chemise  
D'agonisant.*

Le souvenir du compagnon de jeunesse, celui de ses dix-sept ans rimbaldiens, défunt, réactive l'idée de la poétique des « machines, des outils », celle du travail des bûcherons : les tronçonneuses, la hache sont à l'œuvre.

Ce qui est en jeu dans tout le recueil, c'est justement la symétrie entre l'action technique et l'entreprise poétique jusque dans la brièveté du vers :

*On polissait  
Des lingots  
De métal*

Clément Marot et d'autres poètes évoquent déjà des images de « travail » pour parler de leur poésie. Ainsi ce dernier n'écrit-il pas à l'adresse du Dauphin :

*C'est un Clément, un Marot, un qui rythme :  
Voicy l'ouvrier, l'art, la forge, et la lime*

Les machines elles-mêmes produisent du verbe poétique. Le texte *Raymond-Bouton* est caractérisé par un nombre très important d'onomatopées inventées et inventives, qui vont crescendo et terminent le poème sur trois vers :

*Clang clang clang  
Clang clang  
Patabang bing beng dong.*

Tout concourt en vérité à *agir sur la langue* tantôt ludique : Madame Fernet devait se prénommer Franca comme l'apéritif désuet, ou bien Madame Berlottier « timide et rose » portait peut-être le nom de la fleur ; tantôt archaisante dans ses constructions comme dans *Messieu William* :

*Les clefs de la puissante  
Automobile  
Par l'épouse à moi  
Remises*

Au fond, l'ouvrier des Pommarins va laisser la place à un virtuose libre, à celui qui maîtrise la vitesse : le cycliste, aérien dans les deux derniers poèmes :

*On faisait la course  
Au long  
De la piste cyclable (« Place de ma mob »)  
Je dévalais  
La rue des Ruires  
Pédalant De la main gauche (« Cadors »)*

Cycliste-poète qui « sur la bicyclette jaune » triomphe enfin. D'une œuvre à l'autre, Hervé Bougel ne fait pas simplement acte de mémoire (souvent il répète qu'il ne se souvient plus), mais plus intimement encore il **travaille** son ouvrage et fait œuvre. A nous, par delà la voix du critique, de la lire dans le silence de la poésie.

© **Marie du Crest**

Métiers manuels. Une ronde des métiers mécaniques à l'image de la clé à molette en couverture. Des vers très courts qui forent dans la mémoire du narrateur : « On polissait/Des lingots/De métal » avec des ponceuses voraces.

Lunettes, gants, chaussures de sécurité, « Mais malgré/Toutes ces préventions/Plusieurs mois après/Des esquilles de fer/Encore sortaient/De mes mains/De mes talons ». L'usine, des rubans de métal « clang clang clang/Patabang

bing dum dam » pour faire des boutons de culotte. Les ouvriers qui travaillent à la fabrication du tartan, ce « jus d'épinard », cette pâte verte utilisée comme revêtement des pistes d'athlétisme. La plonge : laver, essuyer, ranger...La réalisation des crêpes salées, sucrées (vous aurez l'eau à la bouche). Les activités liées au bois : écorcer, tronçonner, empiler, rouler. Trier, distribuer le courrier et l'argent.

Une suite de métiers difficiles qui usent son homme, mais il faut bien vivre, payer le loyer, manger (de la vache maigre). Des vers plein de gouaille par endroit, non rimés, avec refrains qui tiennent un peu de la chanson à texte. L'univers du monde ouvrier dans toute son (in)humanité.

© **Inter CDI**